ACADÉMIE DE VERSAILLES
(SOCIÉTÉ DES SCIENCES MORALES, DES LETTRES ET DES ARTS DE SEINE-ET-OISE)

REVUE
DE
L'HISTOIRE DE VERSAILLES
ET DE
SEINE - ET - OISE

37^e ANNÉE — N^o 1 — JANVIER-MARS 1935

G. DESTRAIS. — Trente années de musique à Versailles (1876-1906), Émile Cousin.....	1
M ^{ise} DE GOURMONT. — M ^{me} de Semallé à l'Ermitage.....	11
E. LERY. — La rue des Réservoirs — Côté droit..	26
G. MAUGUIN. — Attribution de terres aux anciens combattants. Lettres de volontaires versaillais de l'an III.....	45

VERSAILLES

ADMINISTRATION DE LA REVUE
AU SIÈGE DE L'ACADÉMIE
5, rue Gambetta

LIBRAIRIE LÉON BERNARD
J.-M. MERCIER, SUCCESSEUR
17, rue Hoche

1935

La Comtesse de Semallé à l'Ermitage.

Selon d'Hozier, « La famille de Semallé est de la plus ancienne noblesse de race; sans anoblissement connu, elle n'a pas d'autre nom patronymique que celui où se trouvaient ses fiefs à deux lieues d'Alençon ».

« Le 5 novembre 1091, Robert de Semallé accompagné de ses deux fils Raoul et Guérin et de son épouse, qui n'est pas nommée, fait don des dîmes qu'il possède en Semallé à l'Abbaye Saint-Martin de Séz. »

La filiation suivie remonte à la fin du xiv^e siècle. Le 18 août 1388, Henry de Semallé écuyer se libéra vis-à-vis de Jean d'Aché son suzerain, qui l'avait cautionné envers les Anglais, dont il était prisonnier; ceux-ci lui avaient imposé une rançon de 28 écus d'or et un pourpoint de drap d'or.

Dom Michel de Semallé fut prieur de l'Abbaye de Saint-Étienne de Caen en 1547.

Les Semallé, officiers de pères en fils, alliés aux meilleures familles, ne cessèrent pas d'être catholiques, beaucoup de leurs filles entrèrent au couvent. Françoise et Madeleine de Semallé devinrent élèves de la maison royale de Saint-Cyr, le 9 avril 1713.

Jean-René de Semallé, écuyer, seigneur de la Gastine, né le 25 novembre 1745, épousa le 18 avril 1769 au château de Mésossés, Marie-Louise-Henriette de Recalde, famille d'origine basque, connue dès 1204.

L'amiral don Jean Martinet de Recalde sous Philippe II d'Espagne commanda l'armée navale, nommée *l'Invincible*. Une branche des Recalde suivit à Alençon Jeanne d'Albret et s'y fixa, par un mariage en 1610 avec Catherine de Pillux.

Monsieur et Madame de Semallé eurent cinq enfants, dont deux moururent en bas âge, un fils, Jean-René-Pierre et deux filles.

Jean-René-Pierre, Comte de Semallé, colonel de cavalerie, cheva-

lier de Saint-Louis, gentilhomme honoraire de la Chambre du Roi, naquit le 9 février 1772; fit en 1785 devant d'Hozier, ses preuves pour être admis aux pages de la grande Écurie, où il entra à l'automne 1786, âgé de quatorze ans et fut attaché ensuite au service de Louis XVI.

Agé de vingt ans, l'année 1792, M. de Semallé se préparait à émigrer; mais au mois de mai, avant son départ, M^{me} Élisabeth le chargea de remettre secrètement au duc d'Uzès résidant à Bruxelles, une lettre concernant un projet d'évasion pour la famille Royale. La Princesse, en outre, lui fit don d'un cœur en fleurs d'orangers. M. de Semallé comprit-il cet emblème d'un cœur pur? Toujours est-il, qu'il traita légèrement les fleurs symboliques, les éparpillant le long du chemin, en les partageant entre ses camarades.

Présenté à Monsieur, par le duc de Villequier, M. de Semallé entra dans la compagnie des cheveu-légers. Plus tard, ayant été gelé et gravement malade il fut réformé, devint commissaire de Monsieur, chargé de missions en France : « C'était encore servir la royauté », nous dit-il dans ses mémoires (1).

Sous le nom de Déjardin, sa vie fut souvent exposée. Compromis dans l'affaire du 13 Vendémiaire il fut obligé de s'enfuir, mais pour revenir au plus vite en France, retrouver son parent et ami le marquis de Frotté. Sous les ordres de ce chef il courut de nouveaux dangers.

On le connaissait peu à Semallé, on l'oublia sur la liste des émigrés, comme s'il était sorti de France, pour terminer son éducation; cela facilita son retour, la Terreur passée.

En 1810, M. de Semallé, âgé de trente-huit ans, songea au mariage. Il désirait une ancienne famille, mais encore davantage l'honorabilité de la fortune : « à une époque, nous dit-il, où les biens des églises, des hospices, des émigrés et des condamnés avaient enrichi tant de monde ».

Il rencontra M^{lle} Zoé de Thomassin de Bienville, née le 25 juillet 1789, blonde, charmante, vive, spirituelle et bonne.

Les dix-sept ans de différence n'effrayèrent pas la jeune fille, car M. de Semallé, bel homme distingué, avait tout pour lui plaire.

Leur mariage fut célébré le 23 mai 1810 à l'église Saint-Thomas-d'Aquin à Paris. MM. de Durfort et de Morfontaine furent les témoins du marié, ceux de la mariée étaient son oncle Charles de Mandat-Grancey et son cousin Louis de Bienville.

(1) Souvenirs du comte de Semallé publiés par son petit-fils, Paris 1898.

Le jeune ménage s'installa suivant l'usage en famille, dans l'hôtel de Broglie (1), où habitaient déjà leur tante de la Madeleine, veuve d'un administrateur de la fortune du Comte d'Artois sous la monarchie, et leur oncle Charles de Mandat-Grancey, sœur et frère de la mère de la nouvelle mariée.

M^{lle} Henriette de Bienville, sœur cadette de M^{me} de Semallé, épousa l'année suivante le 11 février 1811, le comte de Guitaut dont les parents possédaient le beau château d'Époisse près de Semur.

M^{lles} de Thomassin de Bienville étaient orphelines. Leur père le comte Alexandre de Bienville, grand bailli d'épée de Saint-Dizier, appartenait à une famille provençale, fixée en Champagne au commencement du XVIII^e siècle; il avait épousé le 9 juin 1788, Félicité de Mandat-Grancey, fille du comte de Grancey et de Pauline de Paris.

Ils furent guillotinéés tous deux le 23 Floréal an II (12 mai 1794) Place Louis XV, en même temps que le comte de Lastic, deux jours après M^{me} Élisabeth.

M^{me} de Bienville était accusée d'avoir un père officier au régiment des gardes françaises que l'on disait émigré, ainsi que sa mère, ses trois frères, sa sœur, et de correspondre avec eux. Faute de preuves, on lui demanda (2) :

« N'avez-vous pas reçu de Paris différentes lettres, datées des premiers jours du mois d'août 1792, et dont le style respirait le plus grand attachement pour le tyran et le régime infâme du despotisme, et donnez-nous le nom de la personne qui vous écrivait à cette époque ?

Réponse : « Je me souviens imparfaitement d'avoir reçu les lettres, mais il répugne à mon cœur de désigner les personnes qui m'ont écrit... ».

« A l'égard de la femme Thomassin, dit le Bulletin, quoique l'on n'ait pas trouvé chez elle des correspondances, l'on ne peut raisonnablement la regarder comme l'amie de la Révolution, parce qu'elle est sœur et fille d'émigrés, et que toute sa famille sert sous le drapeau des despotes. Cette jeune femme n'a pas senti combien la Révolution pouvait lui être favorable; car ce qui doit combler les vœux d'une mère, c'est de donner des citoyens à la République et de multiplier le nombre des hommes libres! »

C'est pour n'avoir pas compris ce style déclamatoire qu'on l'en-

(1) Cet hôtel situé rue de l'Université a disparu.

(2) Arch. nat., W. 563, dossier 295.

voyait à l'échafaud, âgée de vingt-six ans, laissant orphelines deux petites filles de cinq et quatre ans : Son mari avait, lui, quarante-six ans.

Zoé et Henriette furent par la suite élevées par leurs grands-parents maternels le comte et la comtesse de Mandat-Grancey, dont le frère et beau-frère, le marquis de Mandat-Grancey ex-officier aux gardes françaises, commandant la garde nationale de Paris, fut massacré le 10 août 1792, sur les marches de l'Hôtel-de-Ville, et jeté à la Seine. L'hôtel de Mandat-Grancey vendu comme bien national était situé 67 rue de Lille entre celui de la Princesse de Monaco et l'hôtel de Mouchy.

L'autre oncle Martial de Mandat fut fusillé à Caen, comme vendéen et lieutenant de Frotté.

Louis de Paris, fils de l'architecte des frères du roi, cousin de M^{me} de Semallé, poignarda Le Pelletier de Saint-Fargeau en haine de sa conduite.

M^{me} de Semallé se souvenait des jours de la Terreur :

« J'étais bien jeune alors, pourtant il ne me souvient que trop que pendant l'hiver 1793-1794, au milieu de la nuit nous fûmes éveillés par un grand fracas. J'entendis le cliquetis des armes et le son de voix fortes et étrangères. On pouvait arrêter mon père, pour le conduire en prison. Quel réveil! mon pauvre père fut enfermé à Saint-Dizier et ma sœur et moi restâmes seules avec notre mère. »

« Au bout de peu de jours, elle nous fut enlevée : Je n'ai jamais su quand ni comment.

« Ne voyant plus mes parents je les redemandais sans cesse, surtout ma mère. On me répondait toujours qu'ils reviendraient et on ne savait pas quand.

« Dans ce mois de mai (1794), un soir au moment où on allait nous coucher, des hommes ouvrirent la porte avec grand bruit.

« Ils dirent que la maison était devenue la propriété de la nation; que les petites citoyennes devaient en sortir aussitôt. Notre bonne en pleurant, leur demanda et obtint d'eux, qu'on nous y laissât encore seulement passer la nuit. Le lendemain comme on nous préparait, on entra en foule et la vente commença. Je ne comprenais rien à tout cela; seulement je n'ai pas oublié, qu'un huissier m'arrêta et voulut m'arracher ma poupée, qui figurait paraît-il sur l'inventaire. Alors une voix compatissante s'écria : « Mettez donc la poupée sur ma note, et laissez aller cette enfant! »

Le comte Adrien de Grancey et la comtesse née de Paris, grands-

parents des enfants dépossédés, étaient émigrés, leur château et tour de Nailly vendus au profit de la nation furent rachetés par leur gendre Thomassin de Bienville. Afin de confisquer à nouveau ces biens convoités, on le guillotina.

On conduisit les deux pauvres petites filles chez leur tante de Bienville dont le mari était en prison.

« Là, nous dit encore M^{me} de Semallé, on nous sépara de la bonne, à qui nous avons été confiées. Je me jetai à son cou; je ne voulais pas la laisser partir, il fallut employer la force, pour me faire lâcher les mains, puis elle disparut. »

La pauvre fille fut sans doute victime de son dévouement, car sur les listes des suspects guillotins, le nombre des domestiques et de gens du peuple égale celui des aristocrates.

Intelligente mais espiègle, la jeune Zoé s'apercevait que sous prétexte d'admirer ses cheveux blonds et bouclés, on lui enlevait son bonnet et aussi des petits papiers glissés dessous, chaque fois, qu'elle allait voir des parents détenus. Par malice, elle dit un jour : « Je vais demander au geolier de regarder, lui aussi, si j'ai de jolis cheveux ? »

Ces dames très effrayées, mirent aussitôt l'enfant, au courant de la confiance et gravement ayant conscience de son rôle, la petite messagère jusqu'à la fin de la Terreur servit de courrier.

Cette anecdote prouve l'utilité des cheveux longs en période révolutionnaire, mais aussi l'empreinte laissée dans l'âme d'une enfant ayant connu trop jeune, les atrocités d'une ère sanglante. Zoé et Henriette élevées par leur tante, entourées de tendresse, furent entretenues dans ces tristes souvenirs.

M. de Semallé marié depuis quatre ans avait encore ses deux sœurs : Madeleine née en 1774, sa cadette de deux ans non mariée, et Marie née en 1770, épouse de M. Joseph de Frebourg, elles moururent toutes deux en 1848.

Écoutons les récits de M. de Semallé sur les petits côtés de l'histoire. Il était fondé de pouvoirs du comte d'Artois et joua le 31 mars 1814, lors de l'entrée des Alliés à Paris, un rôle prépondérant.

« J'appris que M. de Talleyrand n'avait pas obtempéré à l'ordre de suivre la régente, qui lui avait été donné par le duc de Rovigo, il était dans un extrême embarras, car il attendait depuis longtemps le résultat des démarches de M. de Vitrolles et M. de Vitrolles n'avait pas reparu. Il voulait avoir l'air d'obéir aux ordres de l'Empereur, et au fond tenait à ne pas quitter Paris. Pour sauver les apparences, il

imagina de se faire arrêter en route. Je fis épier ses démarches, et au moment où il simulait son départ, il fut suivi par deux de mes surveillants à cheval. Un d'eux vint me raconter, ce qui se passait à la barrière des Bonshommes et me demanda, s'il ne serait pas utile d'encourager ceux qui voulaient le jeter à la rivière. Je répondis que j'étais porteur de paroles de paix et de réconciliation, et que je n'avais pas le droit de faire disparaître personne. »

« Mais M^{me} de Semallé, qui avait entendu ce dont il s'agissait, l'apostropha avec vivacité : Si vous trouviez la chose d'un si grand intérêt, il fallait saisir l'instant propice, et ne venir qu'ensuite avertir le commissaire du Roi. Pendant que vous parlez ici, M. de Talleyrand retourne à son hôtel. »

M^{me} de Semallé dut souvent regretter par la suite, que le surveillant n'eût pas suivi son premier mouvement, de faire jeter à la Seine M. de Talleyrand.

Celui-ci jugeant dangereux le voisinage de la rivière rentra prudemment dans son bel hôtel de la rue Saint-Florentin, par la barrière du Roule et le faubourg Saint-Honoré.

Nous lisons dans les Mémoires du baron de Vitrolles en mars 1814 :

« Monsieur n'avait reçu avant mon arrivée, aucune révélation de Paris : « excepté, me dit-il, par l'arrivée de M. de Semallé, qu'il ne connaissait d'aucune manière, envoyé par M. de Ventaux qui lui était également inconnu ».

« M. de Semallé s'était du reste présenté avec des témoignages de dévouement si prononcés que le prince lui avait donné sa signature, mais seulement pour certifier qu'il lui avait parlé. Tels étaient ces prétendus pouvoirs dont on fit tant de bruit et un si pauvre usage au moment de l'entrée des Alliés à Paris. »

Les gens de cour n'aiment pas ceux qui se distinguent en dehors d'eux. M. de Vitrolles, vexé de n'avoir pas été le premier à annoncer au roi la bonne nouvelle, n'était pas loin de partager l'avis de M^{me} de Boigne traitant dans la circonstance M. de Semallé d'intrigant. »

M. de Semallé poursuivant son récit se souvenait du dimanche 3 avril 1814, jour des Rameaux : le premier *Domine salvum fac Regem* fut chanté, après la communion du prêtre, pendant la grand'messe, à l'église Sainte-Madeleine. M^{me} de Semallé qui l'avait obtenu moyennant cinq cents francs en faveur des pauvres de la paroisse, se leva au moment voulu en criant : « Vive le roi ! » Toute l'assistance l'imita et l'office en fut interrompu.

Ces manifestations, nous assure M. de Semallé, étaient le meilleur moyen pour combattre l'influence de M. de Talleyrand.

Le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld et le comte de Semallé dirigèrent un rassemblement place Vendôme dans le but d'enlever la statue de Napoléon et de la précipiter de la colonne qu'elle surmontrait. Afin d'empêcher la dégradation du monument, la préfecture de police intervint et fit insérer dans le *Moniteur universel* du 7 avril, : que seule la statue serait descendue pour faire place à une statue de la paix.

La statue de Napoléon fut fondue et son métal servit à la statue de Henri IV érigée sur le Pont-Neuf.

Le 8 avril, un Te Deum solennel retentit sous les voûtes de Notre-Dame quand Monsieur, en qualité de Lieutenant Général du royaume, y fit son entrée.

* M^{me} de Semallé à cette occasion avait fait un grand nombre de drapeaux blancs et de cocardes, elle en orna ses croisées donnant sur le boulevard et jeta le reste par les fenêtres, pour être distribué et promené dans les rues de Paris. Le premier drapeau fut donné à MM. de Cambeyres et de Bellefond, à la tête de six cents royalistes.

Le soir, M^{me} de Semallé, ainsi que beaucoup d'autres dames, orna sa coiffure de lys et d'immortelles, pour saluer le roi revenu aux Tuileries.

Tout ce zèle fut déployé en vain. Dès les Cent jours, M. de Semallé fut disgracié, pour avoir déplu au tout-puissant Decazes, grand-maître de la franc-maçonnerie à cette époque. Aussi M^{me} de Semallé s'empressa-t-elle d'ajouter aux mémoires de son mari, jugés sans doute à son avis trop modérés, les siens :

« Quand le roi reçut les députations des Provinces, celle du Maine demanda d'avoir à sa tête M. de Semallé, qui refusa et passa le dernier. En entendant son nom, le roi lui dit très haut « Je suis charmé de vous voir, M. de Semallé, je sais les éminents services, que vous m'avez rendus, ils sont gravés dans mon cœur et rien ne pourra les effacer ».

« M. de Semallé fut heureux d'entendre ces paroles. Il a bien fait d'en garder dans son cœur, le souvenir, car jamais il n'eut d'autre récompense. »

M. de Semallé s'abstint de reparaître aux Tuileries. Il vivait la plupart du temps dans son château; il avait pu racheter les années 1811-1824-1836, l'ancien domaine de famille, mais le manoir de Semallé trop délabré pour être réparé fut démoli. Si ce parfait gentilhomme avait l'âme trop haute pour se plaindre, il n'en souffrit pas

moins de « l'ingratitude légendaire des Bourbons ». Reproche d'ailleurs exagéré par l'âpreté de certains émigrés avides d'usurper toutes les places et de retrouver les privilèges abolis.

M. de Semallé réservait ses services pour les mauvais jours. Sans doute il regrettait « de voir les créatures de Fouché préférées aux royalistes de mérite ». Mais ses blâmes sur la politique employée furent toujours discrets, ainsi qu'il convenait à un serviteur respectueux de son roi.

L'année 1814, la mort de leur premier enfant, Charlotte-Henriette, âgée de trois ans, vint attrister le ménage; l'année suivante, un fils naquit à Alençon le 5 novembre.

Le règne de Charles X remit en faveur M. de Semallé, il fut nommé en 1829 gentilhomme honoraire de la Chambre du Roi, après avoir reçu quelques compensations, le titre de comte, et celui de chevalier de Saint-Louis, indispensable il est vrai à son grade de colonel de cavalerie.

Louis XVIII l'avait autorisé lui et ses descendants à ajouter à ses armes un canton d'azur chargé d'un drapeau blanc, à la hampe d'or, surmonté d'une fleur de lys de même. Peut-être quelques héraldistes frémiront-ils de cette hérésie ?

M. de Semallé néanmoins demeura inconsolable de n'avoir pas été invité au sacre du roi à Reims. Il était à Paris lors de la Révolution de 1830. Ayant rejoint Charles X à Trianon, il fut chargé d'assurer la fuite du ministre de Polignac. Il a raconté lui-même cette dramatique aventure dans ses Souvenirs.

Peu après ces tragiques journées, le comte de Semallé rencontra à Paris, le duc de Choiseul-Stainville futur gouverneur du Louvre sous Louis-Philippe, celui-ci l'aborda en disant :

« On a été bien ingrat pour vous, si vous vous rapprochiez du duc d'Orléans, lui au moins saurait apprécier les services, que vous avez rendu à la cause royale ? »

Fidèle à ses convictions M. de Semallé se retira sans proférer un seul mot.

Sous la monarchie de Juillet, le séjour de Paris n'avait plus d'attraits pour un légitimiste de cette trempe. Le 6 juin 1835, M. de Semallé acheta aux agents de la liste civile, l'Ermitage de Mesdames, avec la pensée de l'offrir à un couvent, dans le cas où la propriété déplairait à sa femme; il en avait parlé à l'évêque de Versailles.

Monseigneur écrivit à M^{me} de Semallé qu'il attendait sa réponse.

Celle-ci prenait vite ses résolutions, vive, impétueuse, impulsive, elle fit atteler ses chevaux, se rendit à Versailles, visita l'Ermitage, revint enchantée et déclara vouloir vivre en ces lieux.

Depuis M^{me} de Pompadour, le comte de Maurepas, Mesdames de France, la Révolution destructive, il restait encore du vaste domaine, un beau parc ombragé, le petit pavillon brique et pierre composé d'un rez-de-chaussée, d'un premier comprenant cinq fenêtres de façade, surmonté d'un fronton sculpté, placé près de la grille royale: jadis unique entrée, elle faisait communiquer la propriété avec la plaine de Trianon.

Non loin du pavillon, une belle Orangerie et derrière celle-ci, les dépendances réservées aux subalternes; en face de l'orangerie, assez loin dissimulé dans la verdure, le temple de Delphes.

L'Ermitage subissait les injures du temps aggravées par la bande noire, le bal installé pendant la Terreur et surtout par la fabrique qui lui succéda.

Les travaux entrepris furent considérables et terminés seulement en 1836, année de la mort de Charles X. Néanmoins vers 1838, M. de Semallé, très scrupuleux, offrit l'Ermitage au domaine royal afin de le réunir à celui de la couronne. La proposition fut refusée, M. et M^{me} de Semallé désormais attachés à leur demeure y vécurent pendant plus de trente ans, jusqu'à leur mort. En 1836, le comte avait soixante-quatre ans, grand, mince, distingué, de l'allure, l'urbanité et la courtoisie de l'ancien régime, aussi poli avec les inférieurs qu'avec ses égaux.

L'honneur et la religion guidaient sa conduite. La comtesse atteignait quarante-sept ans, elle conservait un teint de lys et de rose, sans le moindre artifice, sur un visage jeune et gai, de beaux yeux bleus où rayonnait une vive intelligence avec un peu de malice, des cheveux encore blonds fins et bouclés, plus séduisante que jolie, primesautière, piquante, enjouée, originale dans ses réparties, l'esprit railleur et charmant. Ardente royaliste, profonde chrétienne, simple, bonne, charitable, mais impitoyable envers les sots, les méchants, les parvenus.

Acceptant son âge, sa mise demeurait immuable, un bonnet de dentelle blanche attaché par deux grandes brides de moire bleu de ciel, les boucles blondes encadraient le fin visage, une robe de satin noir, un châle en dentelle de Chantilly.

Par respect, le petit pavillon des Princesses demeura inoccupé et resta seulement un souvenir du passé. M. Fenebresque prétendait

que l'ancien pavillon était détruit, mais la petite-fille de M. de Semallé affirme le contraire, par tradition de famille.

Le logis réservé jadis au personnel devint, étant agrandi, une agréable maison abritée par l'orangerie; celle-ci fut convertie en pièces de réception, moyennant une allonge de chaque côté, construction longue et basse à laquelle on accède par plusieurs marches aboutissant à un vestibule vitré et dallé. L'ameublement comprenait de beaux meubles anciens mélangés à d'autres modernes.

Des vases en fonte garnis de fleurs furent disposés le long de l'ex-orangerie, avant les parterres à la française restés en place depuis leur création.

Une nouvelle grille d'entrée s'élevait rue de la Porcherie Saint-Antoine. A côté, le logement du portier contigu aux communs comprenant les écuries et remises; à leur suite, plus loin une porte d'entrée s'ouvrant rue de Maurepas, placée près du petit temple de Delphes, converti en chapelle, une cloche dissimulée évoquait le souvenir de l'Ermite, ancêtre lointain du domaine.

Les petits-enfants de M^{me} de Semallé plus tard, aimaient à jouer au jeu de l'Ermite de Trianon, évoquer l'Ermite, chanter Trianon, Trianon, et se sauver, après avoir tiré sur la corde de la cloche. M^{me} de Semallé rentrait toujours par la porte donnant sur ce côté de la propriété, lorsqu'elle revenait de visiter à pied ses pauvres ou « ses incroyants », car elle aimait « convertir ». — Afin de s'annoncer, à son tour M^{me} de Semallé tirait sur la corde de l'Ermite, certaine de voir accourir joyeusement à sa rencontre trois enfants et trois chiens mêlant gaiement leurs cris au tintement de la cloche.

Le parc contenait encore une belle vasque de marbre rose devenue bassin; jadis elle servait de cuve à l'appartement des bains au palais de Versailles, jusqu'au moment où la marquise de Montespan supprima les bains, pour en faire un salon; plus tard, M^{me} de Pompadour reçut de Louis XV cette vasque et l'envoya à l'Ermitage. En 1900 le comte Robert de Montesquiou l'acquiesça et en orna sa propriété du Vésinet (1).

La grille Royale fermée pour toujours, des arbres poussaient derrière elle, le petit pavillon rose de Mesdames demeurait clos, dépouillé par la Révolution de ses meubles, boiseries, cheminées, balcons, ornements, il conservait seulement ses quatre murs.

Le parc sous Louis XVI avait été privé de ses statues mytholo-

(1) Voir la *Revue*, 1934, p. 101.

giques. Elles plaisaient à la favorite, mais M^{mes} Adelaïde, Victoire et Sophie alors vieilles et laides les jugèrent peu décentes. Une chaste Diane trouva grâce : seule sur son piedestal, elle demeura et assista à tous les bouleversements sociaux (1).

Près de l'ancienne maison de service un bassin subsistait, voici sa description :

« Vis-à-vis de l'entrée, une niche en rocailles et coquilles de nacre à l'intérieur de laquelle est une statue de pierre (représentant l'Amour), surmontant un Dauphin avec roseaux et flots imités en plomb et jetant les eaux de la gueule du Dauphin dans une coquille de marbre, se renversant dans une vasque ovale placée en dessous. »

Le parc demeurait beau avec ses pelouses, ses grands arbres, ses bosquets, ses parterres, la mélancolie du passé ajoutait à son charme.

M^{me} de Semallé eut la fantaisie d'y établir une passerelle. Quoique d'avis différent, M. de Semallé la laissa faire, mais déclara que jamais il ne franchirait cette passerelle.

M^{me} de Semallé enchantée de son idée, insistait pour faire revenir son mari sur sa décision et concluait en riant : « mort ou vivant, un jour viendra, où vous userez de ma passerelle ». Mais rien ne put vaincre l'obstination du comte, trop bon normand pour céder, il résista vingt-cinq ans, jusqu'à sa mort.

Une légende s'établit alors à Versailles : on prétendit qu'afin d'avoir le dernier mot, M^{me} de Semallé fit franchir au cercueil de son mari, l'objet du différend.

Un papier de famille dément cette assertion, mais ajoute cependant : « Et ses enfants lui en surent beaucoup de gré ».

Dès 1836, M^{me} de Semallé obtint de la municipalité et du maire M. Remilly de faire changer le nom de la rue Porcherie Saint-Antoine, en celui de l'Ermitage et qu'on mît des trottoirs pavés.

Le personnel de l'Ermitage se composait d'une cuisinière, deux femmes de chambre, un valet de chambre, un cocher.

M^{me} de Semallé se servait de sa voiture, pour entendre trois fois par semaine la messe de sept heures à l'église Notre-Dame. Comme d'autre part, elle veillait souvent tard le soir, soucieuse de ménager « ses gens » elle avait deux femmes de chambres attachées à

(1) Une statue du Sacré-Cœur remplaça celle de Diane quand l'Ermitage devint couvent.

son service, surnommées par elle : « Belle de jour et Belle de nuit. » —

M^{me} de Semallé ayant négligé de demander à l'Évêché la permission de faire célébrer le 21 janvier une messe pour Louis XVI, reçut une année la visite d'un inquisiteur de l'Évêché, au moment où la messe commençait. Elle fit enfermer à clef cet ecclésiastique et ne le délivra que la messe terminée.

Les Semallé tinrent une grande place dans la société versaillaise, ils continuèrent de frayer avec le faubourg Saint-Germain, ou la haute société réfugiée à Versailles après 1830, mais simples, sans morgue, affables, ils esquivèrent les petites coteries de la ville provinciale et leur mesquinerie; peu leur importait d'être blâmés par certains. Leur quartier Notre-Dame, réputé démocratique et jacobin, après tout d'après les recensements officiels pouvait contenter les plus difficiles.

La marquise de Campigny, M. de Récalde, cousin des Semallé né en 1793, veuf de M^{lle} Ottenheim, le pieux et savant abbé Caron, au boulevard du Roi, au n^o 9, la baronne de Castelnau née de Boileau, le poète Émile Deschamps, 7, boulevard de la Reine; au n^o 9, M^{lle} de Saint-Albin, un Saint-Albin était valet de chambre de Charles X, au n^o 17, le contre-amiral de Martineng, sa femme et sa fille, M. de Manneville au 63, M^{me} de Maupassant au 67, M. et M^{me} de Messilliac au 71, M. et M^{me} de Montépin au 91, la comtesse de Bonchamps née de Chasseriaux au 97, la comtesse de Mortemart née Orsini au 111, M. d'Hauterive au 121. Le marquis et la marquise de Croismarc née Syer avec leurs quatre filles, 2 rue de Maurepas; dans le même immeuble habitaient le comte de Rastignac victime des plaisanteries de Balzac malgré un père guillotiné, et la jeune M^{me} de Rastignac née de Nicolai; au n^o 7 nous trouvons la comtesse de Bastard, au 9 la vicomtesse de Cajoc, au 11 M. et M^{me} de Reinack, au 15 la baronne de Basque, au 31 M^{me} de Rougé, au 41, la vicomtesse de Melleville.

Près du bassin de Neptune au n^o 2 de la rue de la Paroisse vivaient en famille la comtesse de Grasse et ses belles-sœurs M^{lle} de Grasse et M^{me} de Revel, ainsi que M. d'Albis leur beau-frère.

La duchesse d'Hijar, noble Espagnole, habitait au n^o 4 et donnait de somptueuses réceptions, un peu mélangées il est vrai. Boulevard du Roi au coin de la rue Berthier, Sophie Gay réunissait les diverses sociétés de la ville, réunions très recherchées dont les ennuyeux étaient exclus. M^{me} de Balbi si spirituelle se réjouissait des séjours de M^{me} Gay à Versailles.

M. et M^{me} d'Hebecourt et leurs trois filles, M. d'Aubigny, M. et M^{me} de Casqueray, le général de la Motte-Guéry, etc., etc.

Naturellement le quartier Saint-Louis voisinait avec l'Ermitage, M^{me} de Balbi appartenait à l'ancienne cour, la comtesse de Camillac, ancienne dame de M^{me} Élisabeth, le duc de Duras premier gentilhomme de la chambre du roi mourut en 1838, mais sa veuve revenait pendant l'été. On se réunissait le soir, parfois sans grand appareil, entre soi, sans cérémonie, on offrait des verres de sirop ou de punch accompagnés de gâteaux secs. La grande attraction demeurait la conversation, la tradition n'en était pas perdue, les cartes occupaient les joueurs sans absorber leur pensée, quelques femmes apportaient leurs ouvrages de tapisserie ou de broderie.

M^{me} de Semallé, franche, laissait parfois trop paraître ses impressions.

Le comte Vigier ayant, dit-on, exagéré ses prétentions nobiliaires, se vit rappeler finement par M^{me} de Semallé, l'époque peu éloignée où les siens tenaient à Paris, les bains de la Samaritaine. M^{me} de Semallé détestait par-dessus tout le snobisme.

Le 1^{er} juillet 1848, à la suite des troubles dans la capitale, un poste de gardes nationaux fut hâtivement installé à la grille de l'Ermitage. M^{me} de Semallé, voisine de ce corps de garde, par bonté envoya à ces militaires des objets de literie. Les gardes nationaux le 5 juillet, apprenant que la Sainte Zoé était la fête de M^{me} de Semallé, vinrent lui offrir un bouquet. La comtesse les remercia en personne et les pria d'accepter : « une petite collation composée de vins, fruits, gâteaux, etc. ». Son fils se chargea de faire les honneurs, et la comtesse se retira discrètement. Le rapport note : « dans la rue de l'Ermitage on compte à peine sur le côté gauche, cinq ou six maisons, le côté droit étant formé par le mur de clôture du parc de M^{me} de Semallé ». La blanchisseuse habitant sur le côté gauche, en face de la grille d'entrée, remarqua un mouvement inusité dans cette rue isolée, M^{me} de Semallé fut dénoncée au ministère de l'Intérieur. La Sûreté générale s'empessa d'adresser le 27 août au citoyen Durand préfet de S.-et-O., un rapport où il était dit :

« Des gardes nationaux de Versailles, au commencement de juillet étant de garde au poste de la barrière de Maurepas, voisin du parc de l'ex-comtesse de Semallé, ont été invités par cette dame à prendre des rafraîchissements; du vin mélangé avec de l'eau-de-vie fut, assurément, distribué en quantité abondante à ces gardes nationaux, qui

excités par la boisson auraient crié à l'instigation de la dame de Semallé : « Vive Henri V ! » Cette dame est désignée comme professant des opinions légitimistes exaltées et possédant une grande influence auprès du Comité directeur de Versailles. »

Le directeur de la Sûreté générale Panisse insistait en personne pour prescrire à l'égard de M^{me} de Semallé « des mesures d'observation convenable ».

Le citoyen préfet Durand, ennuyé de cette affaire, ordonna à son tour au commissaire spécial Jaime d'ouvrir une enquête.

Le sergent Lepinet interrogé se défendit : « Il ne voulait pas être accusé d'avoir bu le vin d'une légitimiste ! » Il avait remplacé avec ses hommes, le lendemain de l'incident, l'ancien poste, il fut victime d'une méprise puisque dans la ville on lui reprocha sa conduite. Cela l'obligea de faire un rapport à la mairie, le maire était le citoyen Lambinet.

Le sergent Lecoq et ses douze hommes (ceux qui avaient offert le bouquet) comparurent devant le conseil de discipline : « pour avoir momentanément abandonné leur poste ».

Eux aussi protestèrent : « contre tout soupçon pouvant froisser leur patriotisme ! Ce n'est pas ainsi qu'on doit reconnaître le dévouement avec lequel la garde nationale de Versailles s'est élancée sur Paris, aux journées de Juin ».

L'enquête se termina par des félicitations sur la juste susceptibilité patriotique des gardes nationaux. et par des effusions, on se sépara « bons amis ! »

Le commissaire dépeint ainsi M^{me} de Semallé : « Une femme de caractère excentrique ; sous Louis-Philippe elle ne cachait pas son opinion, elle dit maintenant qu'elle aime ou qu'elle préfère la République, qui l'a détrôné. » Dans une petite ville les propos vont vite et prennent souvent des proportions exagérées ».

Le commissaire philosophe conclut ainsi :

« En général, la population influente de Versailles étant composée de Légitimistes et d'Orléanistes, il faut avoir l'œil sur les deux partis, ne négliger aucune de leurs démarches, mais il ne faut agir que dans les cas importants, autrement ils crient à la persécution et se plaindront d'une police mesquine et tracassière ».

L'affaire n'eut pas plus de suite qu'elle n'en comportait, et la blanchisseuse en fut pour ses frais de délation (1).

(1) Dossier conservé aux Arch. Départ. de S.-et-O.

M. de Semallé, âgé de quatre-vingt-treize ans, en assistant par un froid terrible, le 21 janvier 1863, à la messe qu'il faisait célébrer tous les ans, au temple de Delphes en mémoire de Louis XVI, attrapa le mal dont il succomba huit jours plus tard. On peut dire sans exagération, que ce bon légitimiste mourut comme il avait vécu fidèle à son roi.

Il repose parmi les siens à Semallé.

Madame survécut exactement dix ans à son mari, elle s'éteignit à l'Ermitage le 27 janvier 1873, âgée de quatre-vingt-quatre ans, aimée, regrettée, estimée de tous : elle eut une suprême illusion, celle de l'avènement d'Henri V. La mort en la prenant lui épargna la douleur de voir la République proclamée à une voix de majorité. Mais elle eût souri de cette boutade un peu oubliée : « L'ancien régime nous a légué ses trois fils, le favoritisme, le gaspillage, le bon plaisir. La République avait trois filles, Liberté, Égalité, Fraternité : malheureusement les trois filles de la République épousèrent les trois fils de l'ancien Régime. »

Marquise DE GOURMONT.